

Y a-t-il une spécificité de la pulsion chez les femmes ?

Charles Melman

Ce que je peux être amené à évoquer est assez congruent avec ce que j'ai pu entendre au cours de vos Journées, quoique se situant peut-être d'une façon très légèrement différente.

Mes remarques partiront d'observations cliniques, faites dans la cure, et concernant des patientes qui se caractérisaient par une sorte de volonté, très difficile à réfréner, d'ailleurs par elle-même non présentifiée — elle ne se présentifiait que dans l'analyse et à l'analyste —, une volonté déterminée de tuer l'objet chéri, en l'occurrence par exemple l'enfant, le mari, le conjoint, opération dans laquelle elle-même d'ailleurs se trouvait pas moins impliquée, concernée dans cette opération de meurtre.

Ce type de conduite semblait mériter d'être rapproché du fonctionnement pulsionnel, c'est-à-dire semblait se présenter comme quasi pulsionnel dans la mesure où, à l'évidence, il était, c'est le moins qu'on puisse dire, acéphale : l'endroit d'où ça partait chez la patiente n'était aucunement subjectivement assumé ; et même au point où elle n'avait sûrement pas elle-même la dimension propre à sa conduite ; il s'agissait dans chaque cas d'une sorte de montage se présentant comme inéluctable, un enchaînement de conduites contre lequel elle-même ni personne ne pouvait rien.

Pourquoi évoquer à ce propos un comportement pulsionnel ?

Je dis bien qu'il s'agit à mes yeux d'une quasi pulsion, parce que cela ne manquait pas de lui revenir à elle-même, dans une sorte d'indistinction entre cet objet dont le meurtre était ici recherché et ce qu'on pourrait appeler sa propre personne.

Outre le fait que ce type de conduite pouvait s'avérer absolument rebelle, non seulement à la mise en alerte, à la mise en alarme, au fait de pouvoir rendre ces conduites conscientes, même à la rigueur de tenter de vaguement les interpréter, on avait le sentiment qu'il s'agissait là d'une sorte de force absolument contraignante, opérant de façon quasiment indépendante de la subjectivité propre à la patiente, et donc présentant assurément des risques parfaitement réels ; et s'il fallait essayer d'appliquer à ces conduites surprenantes (apparemment) les éléments de notre théorie, pour un peu les déchiffrer, pour essayer donc de les entendre à la lumière de nos repères théoriques, il ne serait pas impossible d'évoquer que ce dont il s'agissait dans ces cas, c'était effectivement de parvenir en quelque sorte à la

mise en place d'un *deuil*. Comme si ce qui opérait chez ces patientes était, justement pour des raisons de structure et qui tiennent à mon sens aux particularités de la position féminine en tant qu'elle n'est pas-toute dans la castration, à la tentative de s'organiser par la mise en place d'un deuil, du deuil de ce qu'il pouvait y avoir de plus chéri, de plus aimé, de plus investi ; et comme si, au lieu de ce que nous entendons à la suite de Lacan comme trajet pulsionnel, c'est-à-dire tourner autour d'un objet, de l'objet privilégié, de l'objet a, mais dans la mesure où ce qu'il s'agit de contourner, c'est justement la dimension du deuil elle-même, c'est-à-dire ce dont l'objet a est le symbole : ce qui est irréductiblement, définitivement perdu, ce à quoi il y a lieu de renoncer et qui s'avère en même temps éminemment constitutif pour la subjectivité en tant que nous y avons renoncé ; donc, il se serait agi dans ce fonctionnement je dis bien *quasi* pulsionnel et qui semblait avoir le mécanisme et la force et le caractère acéphale d'une pulsion, de parvenir à l'organisation d'un deuil, de telle sorte que ce pas-tout de la castration se résolve au contraire dans une totalité massivement et définitivement établie et soutenue.

C'est là que je vais risquer des remarques qui vont peut-être me valoir de votre part quelques réactions, mais tant mieux ! Je serais amené à dire que pour une femme, de la place qui est la sienne, dans ce champ que Lacan vient au mieux mathématiser et où il attire notre attention sur ce pas-tout qui viendrait régir sa place — pas-tout sur lequel il y aurait, je crois, un jour à parler : puisque c'est vraiment lui qui, au lieu du positif et du négatif, introduit là autre chose qui est le pas-tout — à cette place, pour une femme, je dirai qu'elle n'a pas d'objet a.

À la fois, c'est évident puisque de cette place, elle n'est pas en mesure d'organiser un fantasme qui serait le sien propre, le sien à elle en tant que sujet, mais elle est invitée à s'organiser comme étant représentante d'un objet a qui est celui d'un partenaire ; et puisque son intelligence, sa subtilité lui permettent de l'entendre assez pour venir le représenter, le figurer pour lui — si ce partenaire l'intéresse. Mais cet objet a, ce n'est pas le sien à elle, c'est l'objet a que la distribution du fantasme et que la relation avec un partenaire viennent mettre en place, avec cette invitation toujours possible qui n'est pas toujours réalisée, bien sûr ! qu'une femme consente, si elle le veut bien, cet objet a, à venir le représenter.

Pourquoi serions-nous amenés à dire qu'elle n'aurait pas d'objet a qui serait le sien ?

Pour une raison à mes yeux dont les conséquences sont beaucoup plus générales : l'objet a est un effet inévitable du fonctionnement du signifiant, du fonctionnement du langage, je veux dire que le fonctionnement du langage implique qu'il y ait des restes, qu'il

y ait des chutes, qu'il y ait ce qui tombe. Le problème est qu'il y faut, pour que ça devienne un objet a, ce qui ainsi choit, il y faut cette sanction purement symbolique qui est celle de l'instance phallique qui vienne donner vertu sexuelle à cet objet a qui autrement ne serait que pur déchet, déchet sans autre intérêt et sans autre valeur que d'être du déchet. Il y faut donc cette sanction propre qu'opère le phallus, venant sexualiser cette chute, et venant du même coup mettre en place un fantasme.

Or nous savons que du côté où se tient une femme, ce qui caractérise cet espace, ce qui caractérise ce lieu comme Autre, c'est que justement y fait défaut cet au-moins-Un, cette instance phallique qui serait en mesure de donner sa bénédiction, de venir célébrer cet objet qui ainsi choit, et d'organiser ce qu'il en serait d'un fantasme propre à une femme et qui à vrai dire ne se distinguerait plus en rien d'un fantasme, du fantasme mâle, d'un fantasme quelconque, mais qui en tout cas lui donnerait cette virilité du désir dont nous savons que précisément elle se sent frustrée. L'un des thèmes évidemment permanents de la frustration féminine, c'est de donner, pas moins que le partenaire mâle si ce n'est même davantage, et que ce qui est ainsi par elle abandonné ne se trouve pas reconnu et sanctionné comme venant autoriser l'expression d'un désir à l'égal de celui du partenaire mâle.

Il y aurait donc dans cette particularité, dans cette singularité, ce qui s'organise comme le vœu de mettre artificiellement en place le type de renoncement, le type de deuil, le type de perte qui serait définitive, qui serait irrécusable, qui serait organisatrice et qui ne pourrait mieux être supporté que par la figure ou par l'être de celui qui est le plus cher, et en tant que ce plus cher, c'est ce qui est au fond de l'identité de soi-même : ce que je vous évoque à cette occasion et qui ne peut à mes yeux que valoir difficulté, – j'interroge à ce propos les analystes d'enfants – valoir que dans la mesure où l'amour maternel, dans son fond, est une énigme. Après tout, qu'est-ce que nous appelons l'amour maternel ? à quels traits reconnaissons-nous que cette femme en train de nourrir ou de torcher ce bébé, le fait bien de façon maternelle ?

Il y aurait, par le chemin que je suis en train de vous évoquer un type de réponse possible : la mère, c'est celle qui a accepté de renoncer à ce qui aurait pu être sa plus grande satisfaction, sa plus grande jouissance, c'est-à-dire le meurtre de cet objet préféré, de cet objet élu, de cet objet privilégié. Et il me semble qu'un grand nombre des jeux d'une mère avec son enfant tourne précisément autour de "je pourrais tellement te croquer..." et puis on pourrait même évidemment se croquer réciproquement, on se fait là les petits bisous réciproques qui témoignent combien facilement nous pourrions nous croquer en même temps

l'un et l'autre. Et cependant ce n'est qu'un jeu et on s'en amuse tous les deux parce que nous nous mettons d'accord tous les deux sur le fait que ce n'est qu'un jeu.

Un autre argument pourrait illustrer ce que je suis là en train d'évoquer pour vous, mais paraître surprenant, c'est que finalement une femme ne semble pas spécialement intéressée par le voyeurisme. Ce n'est pas son truc ! La scène traditionnelle, je le dis pour simplifier, pour caricaturer, c'est le type qui le soir se met la cassette porno et la femme à côté qui... "pfft! tu nous casses les pieds avec ce genre de trucs !".

Pourquoi une femme semble-t-elle ainsi peu sensible au voyeurisme alors qu'en revanche, l'oralité par exemple ou le fonctionnement d'autres orifices du corps est susceptible d'être particulièrement riche, investi chez elle ? C'est peut-être que ce qui est propre au voyeurisme, cet objet qui intéresse son compagnon et qu'il cherche comme ça en bon voyeur à essayer d'entrevoir, justement ce n'est pas le sien à elle, et qu'elle a plutôt à en souffrir, du fait que c'est là d'un objet exogène qu'elle a à se faire la représentante.

Une autre remarque encore à ce propos, si tout ça vous paraît tolérable — vous me le direz après... : le fonctionnement des orifices du corps, c'est très précisément ce qui règle la physiologie du corps. Un corps qui va bien, qui se porte bien, n'est pas hypochondriaque ; on sait très bien que le premier signe de l'hypochondrie, c'est la constipation. C'est bizarre, quand même ! Ce dont nous témoignent chaque fois les dysfonctionnements du corps, les plaintes qu'il y a à lui adresser, c'est qu'au niveau des orifices, ça ne se passe pas bien, il y a un problème. C'est d'ailleurs un point que Jean Bergès, par exemple, souligne largement et de façon très précise dans son propre travail à propos de la relation mère-enfant.

Pourquoi ça ne va pas bien si volontiers chez une femme, à propos des orifices du corps ? Et donc bien souvent dans le corps lui-même ? Pourquoi ? C'est en tout cas le type de réponse que ces quelques foulées-là que je fais avec vous, tend à évoquer, à mettre en place, si ce n'est que, si le fonctionnement d'un orifice n'est assuré que par le tranchement définitif de l'objet a, c'est justement ce qui chez une femme a fait problème. Et nous ne serions pas trop hasardeux, trop désavoués si nous avançons que ce qui anime si facilement le rapport de type, de style hypochondriaque d'une femme avec son propre corps, ne tourne pas autour du fait que la question de ce tranchement pour elle de l'objet a est problématique.

Pourquoi ? Et c'est là que j'en viens à un troisième et avant-dernier point. Pourquoi ?

Parce que l'objet a, c'est inévitablement ce qui va faire toujours retour. La lettre qui en constitue le support physique, le support, le premier support matériel, la lettre inévitablement fait retour. Mais ce qui fait le prix de l'objet a, c'est moins sa matérialité que sa signification symbolique. Symbolique de quoi ? De la perte irréductible qui en fait l'objet cause du désir et donc l'objet du fantasme.

Autrement dit cet objet a, nous avons à le considérer comme nous le montre le nœud borroméen : dans ses trois dimensions, de réel : rien de plus réel, de mieux objectivé que l'objet a ; rien de plus symbolique puisque chacun de ces objets a ne vaut, ne prend son prix que d'être le symbole de cette perte et que jamais je ne pourrai saisir puisqu'il s'agit d'une pure perte qui néanmoins lui confère son prix, lui confère sa valeur et organise mon désir ; et puis la valeur imaginaire de cet objet a, c'est-à-dire que des représentations, outre sa matérialité mise en évidence entre autres dans les perversions, diverses figurations, diverses représentations sont susceptibles de venir l'évoquer dans le champ de la réalité.

Donc vous voyez cette propension que j'ai à entendre ce type de conduites chez les femmes, que j'appelle quasi-pulsionnelles, dans ce type de fonctionnement, dans ce type de mécanisme : dans ce vœu foncier du deuil qui leur permettrait d'assurer enfin la valeur de ce qu'elles peuvent donner, car une femme reste toujours incertaine sur la valeur de ce qu'elle peut donner et qui vient ici prendre ce type de parcours.

Une remarque qui peut-être pour vous viendra soulager le caractère éventuellement cru de ce que j'évoque à cette occasion puisque, à vrai dire, l'amour d'une mère, ce n'est pas trop... Mélanie Klein est venue là-dedans évidemment joyeusement gambader et sortir des trucs énormes — les miens sont tout à fait timides et réservés par rapport à ceux de Mélanie Klein, mais enfin, elle était là-dedans ; elle était là-dedans et elle en avait parfaitement la perception, la dimension !

Mais l'autre secteur clinique où vous pouvez, à mon sens, retrouver ce type de dispositif, c'est la névrose obsessionnelle. Vous y avez justement ce type de commandement, ce type d'impulsion à venir tracter l'objet le plus sacré et en même temps vous y avez cette joyeuse ironie de l'obsédé à l'endroit de la mort. Vous savez que l'Homme-aux-rats était *Leichenvogel*, 'charognard'. C'est-à-dire qu'il ne pouvait pas être informé d'un enterrement dans les parages sans aussitôt mettre son petit chapeau noir et se pointer. Au fond, ces histoires d'enterrement, de deuil, ça le faisait bien marrer... puisqu'il n'y croyait pas ! Et de

telle sorte que bien entendu ! quand son propre père est venu à disparaître, ça ne changeait à dire vrai rien pour lui ; il continuait d'avoir vis-à-vis de lui le même dialogue, il lui racontait toujours les mêmes bonnes histoires en se disant “ha ha ! qu'est-ce qu'il aurait ri à cette bonne histoire !”, ou bien : “il va taper à la porte et il va rentrer” ou bien : “s'il est en train de me regarder et de me voir travailler, qu'est-ce que ça lui fait plaisir !”. Nous avons dans ce champ de la clinique un autre secteur venant illustrer ce sur quoi j'attire votre attention.

Je pourrais aussi, si je ne suis pas trop cruel, évoquer la façon dont il arrive, ce n'est pas obligatoire, ce n'est pas constant, que chez une mère, le deuil réel d'un enfant organise son économie libidinale d'une façon dont nous pouvons vérifier le fait que ce sera à jamais et pour tous les enfants à venir et pour le mari et pour tout le monde que son objet privilégié, il est là ! Et que du même coup on sait, tous les *psy* d'enfants savent l'effet ravageur que ça a pour les gosses qui sont venus avant et surtout après, que la mère vienne leur signifier que le seul bon objet, en tout cas celui qui est son chéri pour toujours et qu'elle n'oubliera jamais et qu'elle ne peut plus quitter, c'est celui-là... et qu'elle lui doit tout !

Alors je dis bien encore, ma seule excuse en vous disant tout cela, c'est de savoir que je suis en-deçà de ce que raconte Mélanie Klein.

Un dernière remarque et qui concerne le problème du traitement de ce que j'appelle ces quasi-pulsions. Encore que je me dise souvent que si les pulsions ont pu se présenter à Freud par exemple dans cet aspect mortifère, c'était peut-être dans cette figuration de ce que j'appelle les quasi-pulsions : là où il s'agit dans un mouvement qui est quasi-pulsionnel de venir effectivement détruire l'objet visé, non pas le célébrer en tant qu'organisateur du manque mais le détruire pour que ce manque, enfin, il le supporte, il le mette en place, il l'organise.

Comment traiter, comment intervenir ? Que faire dans ce type de dispositif dont l'aspect dangereux et souvent pour la personne, pour la patiente elle-même est assez évident, est assez clair dans cette indistinction que je rappelle entre cet objet et la patiente puisque *c'est le sien*, que celui-là lui appartient, il est bien à elle, il n'est pas un objet exogène, un objet importé, un objet qu'on lui a foutu, elle ne sait pas trop d'où — mais celui-là, c'est bien le sien, il lui appartient, il est dans ses tripes !

Alors ce qui me paraît intéressant, c'est que Freud nous raconte l'une des façons de traiter, l'un des destins de la pulsion : il dit “la sublimation”, il dit “le refoulement”. Le

refoulement, il ne le traite absolument pas à propos de la pulsion et puis il s'en va après, faire un chapitre sur le refoulement mais où la pulsion n'est absolument pas privilégiée.

Car on peut être amené à se poser la question : est-ce qu'une pulsion se refoule ? Pour la raison suivante, pour la raison qui me paraît légitime : pour pouvoir exercer un refoulement, il y faut l'exercice d'un signifiant-maître et à mes yeux, c'est ça le signifiant-maître, c'est celui qui est capable de dire : "pas ça !", – c'est là la première dimension propre au signifiant-maître – et qui le dit de sa propre autorité. Eh bien justement, dans le cas qui ici nous intéresse, pour une femme, ce qui justement lui fait défaut, ce serait, dans le champ qui est le sien à elle, l'intervention du signifiant qui viendrait dire "pas ça !" et qui le fonderait comme tel. C'est-à-dire du signifiant qui s'autoriserait de l'au-moins-Un pour dire "pas ça !". Et c'est à mes yeux pour cela que le refoulement chez une femme n'a pas du tout la même portée que chez un homme.

Mais dans le contexte qu'ici j'essaie si rapidement d'évoquer pour vous, comment essayer de l'inviter à quelque refoulement de ladite pulsion ? Essayez... vous verrez bien ce que ça donne ! Comment l'y inviter alors que justement ce dont elle souffre, c'est de ne pas bénéficier du type d'autorité, et c'est bien pourquoi l'ombre d'une autorité puissante, toute-puissante, *pas pas-toute* mais toute puissante, se profile toujours ici à l'horizon, que justement ce dont elle manque, c'est ça, c'est-à-dire ce qui lui permettrait de mettre en œuvre le refoulement — le sien.

Donc la question du refoulement de la pulsion est un problème sur lequel d'ailleurs j'aimerais avoir votre propre avis. Est-ce qu'il vous a déjà semblé que dans votre pratique, le traitement d'une pulsion à laquelle vous pouviez avoir affaire pouvait relever de ce qui serait l'encouragement du patient à la refouler, à la maîtriser, à la dominer, à la transformer, à la métaphoriser, à la déplacer, à la métonymiser ?

Il me semble en revanche qu'il y a peut-être une façon possible à ces pulsions et quasi-pulsions de connaître éventuellement un autre cours ; Lacan l'évoque dans *Les quatre concepts* que nous avons, pas mal du tout, étudié au cours de notre séminaire d'été : c'est la sublimation, c'est-à-dire la transformation dans le contraire. Là où j'ai envie de détruire, où j'ai envie de tuer, ça se transforme en quoi ? Ça se transforme en amour, en un amour... pulsionnel, en un amour qui ne peut pas se retenir, en un amour dont évidemment les effets parfois un peu trop lourds risquent de se faire sentir.

Mais pourquoi la pulsion se prêterait-elle à ce type de traitement, à ce type de solution possible, à mes yeux ?

C'est que le mécanisme même de la pulsion implique ce retournement en son contraire, dans la mesure où la pulsion passe par cet objet dont la propriété est systématiquement de dire "ne pas !", "ne pas !" puisque c'est un non qui l'a mis en place. Et tout ce qui s'origine de cet objet, tout ce qui en surgit prend la forme du "non à ce non !", "non pas !". D'où, ainsi qu'on le voit dans le fonctionnement que Freud avait parfaitement relevé des pulsions, cette possibilité, semble-t-il si surprenante à la pulsion, de se transformer en son contraire.

C'est quelque chose que l'on voit et je terminerai sur cet exemple que vous connaissez tous, la manière dont chez Anna O., exemple ultra-classique mais toujours valable, ce qui était à l'évidence pulsion orale dévorante — orale de quoi ? Non pas tant de cet objet mais de ce dont cet objet a serait le symbole, c'est-à-dire ce qui fait alterner les périodes de boulimie avec l'anorexie, ce qui est le basique des troubles alimentaires ; la façon dont chez elle l'intensité de cette frustration et de cette pulsion orale va se transformer en ce que vous savez, c'est-à-dire cette façon d'aller donner la becquée à tous les pauvres et en particulier les pauvres enfants de la ville. Et vous savez qu'elle s'appelait "Pappenheim", ce qui peut se traduire comme 'maison de la bonne bouillie' si vous voulez, 'maison de carton' aussi. Elle est sortie de son état non pas en renonçant à cette pulsion orale mais en la sublimant d'une manière qui après tout a sûrement été plutôt bénéfique pour un certain nombre de malheureux et de petits malheureux qui n'avaient rien à croquer !

Voilà le très rapide, trop rapide parcours que je souhaitais vous donner, quitte à ce que, éventuellement, il suscite vos propres réflexions et, ce que j'admettrais tout à fait, vos "non pas !" énergiques...

Merci pour votre attention !

Ch. Emerich : S'il vous plaît, juste un mot à propos de la sublimation. Il me semblait que Lacan, il ne la portait pas tellement en odeur de sainteté, cette sublimation. Parce qu'il y voyait quand même une modalité de faire que le sexuel s'échappe complètement, que la question également du désir s'évacue et je ne sais pas si on peut proposer la sublimation comme... peut-être est-ce la seule chose qu'on puisse proposer mais je ne sais pas si la réparation n'est pas pire que le mal. En tout cas, c'est ma question...

Ch. M. : Je n'aurai pas d'opinion tranchée là-dessus.

V. Nusinovic : J'ai une question un peu liminaire concernant votre propos. Cette quasi-pulsion est, si j'ai bien compris, non seulement pas subjectivée au sens où la patiente ne la reconnaît pas pour sienne, intégrée dans sa subjectivité, mais elle n'est même pas reconnue, si j'ai bien compris...

Ch. M. : Absolument !

V. N. : C'est-à-dire son existence n'est pas reconnue. Alors quel est son statut métapsychologique, c'est-à-dire est-ce qu'elle est refoulée, déjà ? Qu'est-ce qu'elle est ?

Ch. M. : Elle est purement inconsciente, mais elle n'est pas du tout refoulée, elle est...

V. N. : Alors le passage, le destin vers la sublimation, il ne passe par aucune prise de conscience, dans l'idée que vous en faites. Et l'exemple d'Anna O.... ?

Ch. M. : En tout cas, ce qu'on appelle la prise de conscience, c'est-à-dire ce qu'un analyste pourrait dire là-dessus ne paraît pas du tout la condition de la sublimation. Au contraire, je dirais même ! Mais peut-être le mécanisme de cette sublimation serait-il plutôt, je ne sais pas, l'insatisfaction et la lassitude de cet effort. Autrement dit, peut-être que c'est justement le fait que Breuer et Freud à son endroit se soient montrés aussi peu efficaces, même si elle leur a beaucoup appris, c'est peut-être ce type de vérification qui l'a amenée à changer, peut-être bien ! Autrement dit passer à autre chose — quoique ce soit, d'une certaine façon, la même.

Nicole Mercier : Je dois dire que j'ai particulièrement été intéressée par cet exposé, et ça éclaire en ce qui me concerne, le comportement de certaines femmes qui passent à des avortements à répétition, comme si elles pouvaient entièrement disposer de cet objet qui est à elles, le détruire, etc.

Ch. M. : Oui, bien sûr ! Roland ?

R. Chemama : Mais c'est une objection un peu massive et par ailleurs une question sur ce que vous appelez quasi-pulsion. L'objection massive c'est celle-ci, c'est qu'au fond une femme n'est pas toute dans la castration, mais ça veut dire que d'une certaine manière, par certains côtés, elle y est quand même aussi. Donc est-ce qu'on peut dire qu'il n'y a pas de sanction symbolique de l'instance phallique à la chute de l'objet a ?

Ch. M. : Et s'il y avait pour elle une sanction symbolique à la chute de l'objet a , il y aurait un fantasme spécifiquement propre à la femme. Or précisément, vous vérifiez par ce qu'il en est de sa plainte, que la grande revendication féminine c'est d'avoir un désir qui soit à elle, qui soit le sien !

R. Ch. : Il me semble qu'à Grenoble, il y a quelques années, on vous avait interrogé sur la spécificité du fantasme féminin et que vous l'aviez abordé en inscrivant *grand Φ* justement à la place de a , comme on le voit dans les tableaux de la sexuation.

Ch. M. : Eh bien comme vous le voyez, j'ai la chance de ne pas trop me contredire — ça peut m'arriver, bien sûr ! Mais dans ce cas-là, c'est bien ce qui est en place dans ce que j'appelle cette quasi-pulsion, c'est-à-dire la tentative de mettre grand Φ , c'est-à-dire le symbole de la pure perte mais en tant que son incarnation est différente de celle de l'objet.

R. Ch. : Oui, oui...

...L'autre question peut-être, quand vous parlez de quasi-pulsion, j'étais intéressé de voir que vous faisiez un rapprochement avec la névrose obsessionnelle. Parce qu'au fond, il y a peut-être un terme qu'on a pas tellement utilisé ici, et qui est le terme de "compulsion". Est-ce que ce terme-là, en le travaillant un peu, nous ne pourrions pas lui faire rendre compte de ces effets dont nous avons essayé de parler ces deux jours.

Ch. M. : Moi je veux bien, tout à fait — sauf qu'il me semble que tenter comme je le fais de le rapprocher éclaire aussi bien la pulsion, ce qui est le propre de la pulsion, que ce qui peut se passer dans des cas de figure qui ont l'apparence d'être pulsionnels et sont néanmoins autrement régis. Mais pourquoi pas ? Pourquoi pas "compulsion", effectivement...?

J. J. Tyszler : Sur un embarras, sur ce que vous proposez *in fine*, quant à la pratique. Alors, ce serait de dire : est-ce qu'après tout, une critique qui a été faite au champ de la psychanalyse, certains lui reprochant, à partir du comportementalisme par exemple, du behaviorisme : « la psychanalyse n'aurait pas son efficace puisque ce serait un champ où on ne pourrait pas parler de refoulement mais de comportement ». Alors est-ce que votre façon astucieuse, il est vrai, votre "c'est ça", ne donne pas du grain à moudre à cette critique habituelle, une certaine vérité à savoir pourquoi ce serait notre lot de travailler cette transformation de la pulsion et pourquoi pas à d'autres champs plus efficaces ?

Ch. M. : Écoutez, Jean-Jacques, je vais vous dire sincèrement, pour ma part, si d'autres techniques s'avèrent efficaces, je ne vois pas à quel titre je viendrais les désavouer. Ce que je pourrais mettre en cause à leur propos, c'est que, agissant sur un secteur des conduites, elles le traitent comme étant l'appareil qui dans l'organisme s'avérerait défectueux et qu'il s'agit donc de réparer et donc traitent du même coup la *psyché* justement comme constituée uniquement d'appareils indifférents à ce qu'il en est de la subjectivité, c'est-à-dire de la vie de celui qui, cet appareil, l'endosse.

Alors ce serait plutôt pour des raisons éthiques que pratiques que, pour ma part, je réprouverais ces... pour ce que ça implique comme abord du sujet ; un abord qui lui refuse cette subjectivité que par son symptôme il réclame. On lui dit simplement : "on va t'arranger ça !". Alors le comportementaliste peut s'estimer du même coup content de ce qu'il a fait — encore que l'on sache que ça n'a en général valeur, effet que purement temporaire, partiel, que souvent le symptôme évidemment va se déplacer ailleurs, etc. Mais ceci étant, je crois que c'est essentiellement d'un point de vue éthique que l'on peut récuser ce type d'entreprise, on peut ne pas être d'accord pour traiter un individu comme simplement une juxtaposition d'appareils.

Laura Strocchi : Ce que vous avez dit, excusez mon français, à l'enfant dont la mère hurle : Non pas ! dans l'Écriture, devant le Roi Salomon qui lui offre la possibilité d'être la maîtresse de la mort et de la vie de l'enfant et en ce point-là, elle dit : Non pas!

Ch. M. : Oui, oui, bien sûr ! Moi, il me semble que la nostalgie de ce qu'on appelle l'amour d'une mère, ce que l'enfant perçoit finalement, c'est que sa jouissance à elle aurait été de le croquer et que finalement pour lui, elle y a renoncé. Et que de ça, elle n'a fait qu'un pur jeu ("on va s'amuser à ça"), jeu qui souvent prend pour l'enfant un caractère angoissant, quand la mère arrive avec ses "petits bisous partout, comme ça", "miam, miam, miam ! je te mange, je te suce, je te prends, je te dévore", etc. On l'a vu vendredi dans un film très intéressant réalisé par Marie-Christine Laznik, sur ma proposition, et concernant les enfants autistes, sur ce qui se passe justement quand une mère ne sera pas une mère d'autiste. Et la comparaison entre deux séquences. Nos amis italiens ont été très astucieux, ils ont demandé aux parents d'enfants qui se sont avérés autistes d'apporter les bandes qu'ils avaient filmées quand l'enfant était petit. Et ils ont essayé de repérer sur ces films à quel moment on pouvait voir apparaître l'autisme. Le film de Marie-Christine est fait de ces deux parties : d'une part cette bande d'un film familial italien, film fait par les parents, et où on voit parfaitement le moment où on peut dire : "tiens, voilà, ça y est, ça a commencé, ça a démarré" et on voit ensuite

comment ça se poursuit, comment la mère, d'une certaine façon le sait et tente de le dépasser par une surabondance d'activités, de jeux, etc. Et puis un autre film qui lui est fait d'une mère, on va l'appeler normale, et où on voit très bien, mais très très tôt que jamais cet enfant ne sera autiste, jamais ! Mais on le voit à un mois ! Et entre autres jeux filmés par la caméra qui a pris cette mère, toutes ces séances où elle lui fait tous ces *bisous, bisous, ces guili-guili*, et où la dimension ludique de cette activité de dévoration est absolument manifeste, absolument évidente. Et sûrement ce qu'il en est pour l'intelligence du nourrisson, de percevoir qu'il s'agit là de ludisme, ce qu'on lui signifie avec ce ludisme.

J'ai été très intéressé ce matin par le propos tenu par Wargny sur ce qu'on appelle l'hyperactivité. Je dis "hyperactivité" parce que c'est un terme qui nous vient des États-Unis — il s'agit de l'agitation. Et une fois qu'on a dit "agitation" et non pas "hyperactivité", on a fait un petit progrès.

Cette "hyperactivité" de l'enfant, est-ce une pulsion ?

C'est la question que je poserai maintenant, je n'ai pas voulu la poser ce matin parce qu'il fallait tous ces développements que j'ai esquissés au pas de course ce soir : Est-ce une pulsion qui tourne mal, ou est-ce que c'est un enfant chez qui la pulsion n'est pas en place ? C'est-à-dire qu'il n'aurait pas trouvé le type de lieux, d'orifices et de dialectiques — car un orifice, ça anime une dialectique, ça anime un cheminement — pour faire que, retenons-en avec Freud et avec Lacan la nécessité, l'appareil psychique assure cette homéostasie, le plus bas niveau de tension ; alors chez le gosse, comment faire pour que ça s'écoule ? Il semble qu'il faille plusieurs choses, le repérage des orifices par lesquels ça peut s'organiser et du même coup la dialectique que ça implique, c'est-à-dire qu'il faut savoir parler. Et moi je demanderai volontiers : est-ce que ce sont des gosses qui savent parler ? "Parler" signifiant non pas être capable de répondre par des séquences brèves, rapides, définitives — mais capables de supporter un propos. Car le premier mécanisme d'écoulement que nous voyons dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, et dont Lacan dit qu'il favorise le progrès mental, c'est ça : toutes les chaînes de discours qui vont permettre à cette énergie de se déployer, de se dépenser, de circuler et de chercher le mode, la façon dont ça pourra se dépenser, et donc du même coup le lieu. Alors je crois qu'avec cette très intéressante communication ce matin, cet aspect-là mérite d'être repris.

R. C. : Merci. Nous en restons là.

Merci à ceux qui ont organisé ces journées qui nous ont, je crois, beaucoup apporté.